

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 32 (1894)
Heft: 35

Artikel: Poâi et ne pas poâi
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-194455>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

— Pourquoi, s'écriait-elle avec un retour dans les idées et une recrudescence de sanglots, Dieu enlève-t-il les meilleurs lorsque tant d'ivrognes et de chenapans continuent à étaler leurs vices au soleil! Ne pourrait-il frapper de préférence sur ceux qui sont inutiles ou nuisibles et qui ne cherchent qu'eux-mêmes?

De jreste elle avait, par anticipation, dit adieu à l'existence et s'était vouée à un deuil éternel en attendant le moment d'aller rejoindre celui qu'elle avait perdu.

Un jour, après avoir arrosé ses fleurs, elle fut frôlée au passage par un monsieur bien mis, distingué, jeune encore, qui portait un crêpe noir jusqu'au sommet de son chapeau, et qui, triste et pâle, entra silencieusement dans une chapelle tombale sié presque en face.

Elle n'y fit pas grande attention; mais il lui sembla pourtant que c'était la première fois que cet homme entrait dans cette chapelle.

Il séjournait environ une heure.

Il revint le lendemain portant un bouquet de fleurs fraîches.

« On n'a pourtant enseveli personne ces jours-ci dans cette chapelle, » se dit la jeune veuve.

Quand il fut parti, l'instinct de la curiosité qui n'abandonne pas les femmes même au milieu de leurs plus tristes préoccupations, lui fit faire quelques pas vers le monument.

Elle lut à travers les ogives et la grande vitre de la porte sur une plaque de marbre blanc appendue à l'un des côtés :

MADAME GEORGES DUMÉNIL

NÉE LUCIE DE COLMONT

DÉCÉDÉE A PARIS, DANS SA 29^e ANNÉE

LE 10 JANVIER 1893

— C'est évidemment la femme de ce Monsieur, pensa la veuve. Comment se fait-il qu'il vienne si tard lui rendre ses devoirs? D'après la date, voilà cinq mois qu'elle est morte.

M. Duménil revint chaque jour de la semaine. Cela devenait une habitude. Mme de Villerose se figura d'abord avec une sourde colère qu'elle avait peut-être été remarquée, lorsqu'un jour le nouveau venu, en passant, renversa par mégarde le vase plein d'eau qu'elle était allée remplir un instant auparavant pour arroser ses fleurs.

Il entra dans sa chapelle sans même songer à s'excuser.

— Le respect des morts ne devrait pas faire oublier celui qu'on doit aux vivants, murmura la veuve d'un ton vexé.

Elle prit son pot pour aller le remplir de nouveau, et passa devant la chapelle en lâchant un regard de côté. M. Duménil était adossé en face de l'inscription consacrée à sa femme. Ses traits portaient l'empreinte de l'accablement et des larmes descendaient lentement le long de ses joues.

— Je n'aurais jamais cru, pensa la veuve, qu'un homme fût ainsi capable de pleurer sa femme. Il n'y avait que mon pauvre Henri qui ne m'aurait pas survécu huit jours, lui, si j'étais morte à sa place.

M. Georges Duménil laissait rarement passer deux jours de suite sans venir à la chapelle. Il apportait toujours des fleurs, tantôt un bouquet, tantôt un pot, remplaçant les anciennes à mesure qu'elles se fanaitaient.

Quinze jours après le premier accident de l'eau répandue, il eut encore le malheur de renverser en passant le pot de la veuve et, pour surcroit, de le casser.

— En vérité, monsieur, protesta celle-ci toute déconfite, vous devriez bien voir où vous marchez. L'autre jour vous l'avez encore renversé sans m'adresser un mot d'excuses. Aujourd'hui, il ne me reste pas même la ressource d'aller chercher d'autre eau.

M. Duménil parut sortir d'un long rêve, aperçut le dégât et se confondit en excuses.

— Demain, dit-il, je remplacerai le vase que j'ai brisé. Pour aujourd'hui, madame, veuillez me permettre de réparer ma maladresse.

Il prit dans la chapelle l'arrosoir encore plein de la veille, et se prépara à humecter la tombe.

Mais la veuve l'arrêta :

— Il n'y a que moi, dit-elle, qui ai le droit de toucher à ces fleurs.

Et sa figure se contracta.

— Vous paraissiez en proie à une douleur bien profonde, dit Georges touché. Il jeta un coup d'œil sur la pierre sépulcrale et lut :

HENRI DE VILLEROSE,

Licencié en droit.

1864 — 1892

— C'est sans doute Monsieur votre mari que vous avez perdu, ajouta-t-il d'une voix respectueuse et pleine de compassion.

Mme de Villerose tourna la tête sans pouvoir retenir ses larmes.

— Ah! j'ai passé par là! fit douloureusement Georges Duménil et je vous plains de tout mon cœur; car vous vous aimiez, est-ce la peine de vous le demander?

— Ah! soupira Mme de Villerose en levant les yeux au ciel comme pour le prendre à témoign.

— C'est comme moi, poursuivit Georges, je ne comprends pas qu'on puisse survivre à des coups pareils. Que de fois j'ai appuyé à mon front la gueule d'un revolver! La pensée que Dieu ne veut pas qu'on attende à ses jours m'a chaque fois retenu.

— Moi, j'évite toujours de m'approcher des ponts, murmura Mme de Villerose.

— Vous n'avez pas d'enfant?

— Hélas! non.

— Je n'en ai pas non plus.

— C'eût été une grande consolation.

— Oui peut-être un surcroit de chagrin.

— Vous n'êtes pas toujours venu au cimetière depuis la mort de Mme Duménil? demanda discrètement la jeune veuve.

— Cela me faisait trop de mal. J'ai voyagé pour m'étondir, mais je n'ai pas réussi à oublier!

Le lendemain, M. Duménil avait remplacé par un arrosoir tout neuf le vase qu'il avait si maladroitement brisé, et il eut soin de veiller à ce qu'il fut toujours plein.

Toutes les fois qu'il se trouvait au cimetière en même temps que la veuve il ne souffrit jamais qu'elle se rendît à la fontaine, empressé qu'il était d'y aller à sa place.

Tous les petits services qu'on peut rendre en pareille circonstance, il ne manqua pas de les lui offrir, et ils étaient souvent acceptés avec reconnaissance.

(La fin au prochain numéro.)

Poai et ne pas poai.

On dit qu'on renâ, qu'allugâvè dâi resins que ne poivè pas accrotsi, sè mette à lè mépresi, po cein que ne lè poivè pas rupâ. Eh bin, y'a bin dâi renâ à dou pi dein stu mondo et que sè conduisont tot autrameint se pâovont férè oquî à se ne lo pâovont pas férè. Attiutâdè stasse :

On gaillâ, bin malado, que ne poivè pas sailli dè son lhi, avâi on dzo la vesita dâo menistrè, que lâi desâi cauquîs bounès réspons po lo préparâ po lo grand voïadzo. Et pi lâi desâi assebin que se l'avâi oquî contrè cauquon, lâi faillai perdenâ po étrè perdenâ lâ d'amont.

— Lâi a votron vesin Dâvi, se lâi fâ lo menistrè, avoué quoui vo z'âi z'u dâi tsecagnès, que vo ne pâodè ni vairè, ni cheintrè, à cein qu'on m'a de. Ye sé bin que l'a z'u dâi too avoué vo; ma vo z'âi petétré oquî à vo reprodzi assebin; vo fariâ bin, po mourî ein pé, dè lâi perdenâ dévant dè modâ po l'autre mondo.

— Eh bin, monsu lo menistrè, se respond lo malâdo, se vigno à mourî, lâi vu bin perdenâ; mà se pu mè gari, mè bombardâ se ne l'étranlio pas lo premi iadzo que lo reincontro!

Coumeint quiet lo mайдzo dussé avâi résoun.

Se tot lo mondo desâi adé la pura vretâ, on porrâi crairè tot cein qu'on dit; mà sè faut démaufiâ; y'a tant dè dzeins que ne diont què dâi dzanliès que s'on lè z'attiutâvè on sarâi dâi galés lulus. Et pi y'ein a dâi z'autro que sè crayont dè derè la vretâ et que diont dâi meintès, sein lo volliâi, que dâi iadzo on ne sâ pas à quiet s'ein teni.

Et pi y'a dâi dzeins que crayont tot cein qu'on lâo dit; dâi z'autro que ne crayont pas tot lo mondo; mà suivant quoui lâo dit oquî, n'ia pas! cein dussé étrè, et s'on lâo desâi que pliâo à la rohie quand fâ on bio sélâo, l'âovretioint lâo parapliodze.

L'est dè clia sorta qu'etâi la fenna à Rebibe. Le n'attiutâvè diéro se n'hommo po cein que lâi desâi trâo soient dâi gandoisès; mà quand onna dzein dè sorta lâi desâi oquî, le lo créyai.

Rebibe, qu'etâi cherpenter, s'etâi laissi veni avau ein monteint la ramure dè la maison à Bringue. Posâvont la frête, et ne sé pas coumeint cein est z'u; mà tantiâ que lo pourro Rebibe, qu'etâi aguelhi pè lo fin coutset, s'est laissi tsezi perque bas iô l'est restâ etai sein remoâ, tot étourlo. On l'a met su onna suivre, on l'a eimportâ et on est vito z'u criâ lo mайдzo.

Quand lo mайдzo est venu et que l'a vu lo gaillâ que ne budzivè pas mè que 'na grougne, ye fâ :